

# I

## STEVAN

Lorsque tu m'as demandé, Stevan, si je t'écrirais, je t'ai dit que je répondrais à tes lettres, mais que je ne t'écrirais plus la première. Cette correspondance imaginaire, que j'entreprends ici, est une façon de me tenir parole, en me libérant de ce souci que j'ai de ne pas tout rompre entre nous. C'est que je t'aime beaucoup plus que je ne le croyais. Pour l'instant du moins. Tu m'as, depuis ton départ, écrit une fois. Mais je ne puis jamais être complètement sincère avec toi, tandis qu'ici, en face de ce papier, vide comme le désert, je puis du moins te dire tout ce que je ne te dirais pas.

Et d'abord, ceci au préalable : c'est que je comprends que tu ne m'aimes point. Je m'efforce toujours d'entrer dans le jeu de l'autre et de me regarder du dehors avec les yeux d'autrui : telle que je suis et non telle que je voudrais être. Je comprends donc que tu me préfères d'autres filles plus jeunes et plus belles, plus « féminines » aussi.

Ne crois donc pas que je veuille ici récriminer contre toi, m'abandonner aux regrets. Aux reproches, aux

sanglots, qui m'apparaissent toujours comme des indécences. Si je veux faire ici le point, c'est que je ne vois pas pour moi d'autre remède, et que je sais que rien, ni personne, ne peut plus m'aider du dehors, que rien du dehors ne viendra jamais plus jusqu'à moi. Le mur est maintenant sans fissure.

Je me suis installée dans ma maison de campagne pour les vacances de Noël. Il y a des arbres, que l'hiver a réduits à l'essentiel. Un peu de neige reste sur les prés. Il fait froid. Et pourtant les oiseaux chantent comme si c'était déjà le printemps : un mensonge de plus. J'ai essayé d'échapper à tous les mensonges. C'est pourquoi il ne m'est plus resté que le vide. Ce dénuement, je l'ai voulu. Je ne puis me plaindre qu'à moi-même de le souffrir si totalement aujourd'hui, devant ces arbres morts et ces prés gris de gel. Ce sont ces étapes vers rien que je voudrais retracer ici. Pour qui ? Certainement pas pour toi. Je ne voudrais pas que tu puisses céder un jour à la pitié, qui est une forme de chantage. Pour moi, sans doute, comme la seule issue qui me reste, si je ne veux pas mourir étouffée. (Encore que cela n'importe à personne, pas même à moi.) Mais les noyés se débattent toujours un peu, dit-on, avant de mourir, même quand ils ont décidé d'en finir avec la vie. D'ailleurs, sois tranquille, je suis bâtie pour vivre centenaire et je n'aurais pas, pour le moment du moins, le mauvais goût de me suicider. Et même tout ceci n'est sans doute que le moyen de repartir d'un pas allègre, vers la vieillesse qui, heureusement, viendra un jour, comme un définitif printemps.

Je sais aussi ce qu'il peut y avoir de complaisance envers soi-même dans des entreprises de cette sorte, dans ces portraits en pied devant la glace, ou, au contraire, de volonté lucide de se déchirer. Le meilleur

et le pire sont ici les deux écueils. Peut-être, puisque je les connais, réussirais-je à les éviter.

Le froid a continué toute cette nuit et la rivière, au bas du jardin, charrie des glaçons. Où est ce bel automne, que nous avons pourtant gâché ? Mais c'était ta volonté de le laisser se perdre ainsi en ce qui me concerne. Peut-être le vivais-tu autrement avec une autre et n'en voyais-je qu'un aspect, la face que tu me réservais ? Car si je sais ce que tu penses de Watteau, de Matisse, de Braque ou des complications de la politique internationale, j'ignore encore de toi l'essentiel. Je sais néanmoins que nous pouvions échanger cette lumière grise sur la Seine, cette lampe allumée dans un quartier noir et que les jugements que nous portions sur les gens que nous connaissions se rejoignaient sur plus d'un point. Comme moi, je crois que tu hais les faux-semblants, le savoir-faire et que tu fuis la foire aux vanités. Comme moi, je crois que tu délaisses l'ornement, que tu cherches à aller à l'authentique et que tu poursuis ton propre secret. Là s'arrêtent sans doute nos ressemblances. Et encore ne sont-ce que des hypothèses en ce qui te concerne. Pourtant, pendant ces trois mois, où nous nous sommes vus presque chaque jour, comme si nous nous étudions de part et d'autre, tu n'as jamais dit une parole, ni fait un geste, qui m'obligeât à me rétracter (tu sais, comme l'anémone de mer, quand on la touche, ou plutôt comme l'escargot qui rentre ses cornes). Ainsi, le moment où je t'ai vu pour la première fois s'est trouvé prolongé dans toutes nos rencontres. Pour la première fois, peut-être, je ne crois pas que j'aime un fantôme que j'imagine, mais un homme doué d'existence. Et si c'est là une illusion commune, c'est la première fois, du moins, que je la partage.